



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



POUR être une nation tout à fait civilisée il fallait au Japon secouer un peu de cette aveugle et fanatique soumission à l'empereur, qui a fait du souverain de cet empire un dieu qu'on adore. Depuis dix ans le Japon est allé à l'école de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. Il s'agissait pour ce peuple ambitieux de se façonner à toutes les habitudes de la vie militaire et les Japonais se sont mis à l'oeuvre énergiquement, avec le résultat que l'on sait; tous les Japonais sont soldats, à l'école, dans les villes, sur les fermes: une immense caserne.

En dix ans ils se sont merveilleusement outillés pour le rôle de conquérants qu'ils s'approprièrent à jouer et, s'étant profondément imprégnés de l'idée que le Japon est le plus grand peuple du monde, ils se croyaient de taille à la fin à dicter leurs conditions à un ennemi terrassé.

On juge si la conclusion de la paix, par le traité de Portsmouth, a mis à l'épreuve leur orgueil national. Vainqueur sur terre et sur mer il faut au Japon accepter ce que la Russie veut bien lui accorder! C'en était trop en vérité et c'est ici qu'apparaît la plénitude de l'évolution de ce peuple civilisé presque à son insu sous la domination du militarisme européen. Révolté à l'idée de payer les frais de la guerre le peuple a relevé la tête et a condamné publiquement et d'une manière non équivoque, ce qu'il considère comme une humiliation pour la nation toute entière, les concessions librement consenties par le Mikado. Il n'a plus cette étrange conviction, dont l'amiral Togo donnait une si éclatante manifestation au lendemain de la bataille de la mer du Japon, que c'est l'empereur qui gagne les batailles. Il est devenu conscient de sa valeur et de sa force et, s'insurgeant contre l'implacable autorité qui le tenait enchaîné, il nous donne aujourd'hui le spectacle de la rébellion, qui est l'arme des peuples aspirant à la liberté.

Les émeutes qui viennent de se produire à Tokio, tout comme à Moscou et à Saint-Petersbourg, indiquent suffisamment que le Japon a parachevé son éducation et qu'il est désormais civilisé.

Le Mikado n'a qu'à se bien tenir.

De son palais de Kyoto, où il vit encore en compagnie de ses ancêtres, loin de son siècle, jouant avec le soleil et ne voyant que d'un oeil la métamorphose de son vieil empire féodal en empire moderne, il n'entend plus les applaudissements d'une foule, hier encore tremblante et prosternée dans la poussière. Ce qu'il entend c'est un peu le fracas de la révolution succédant au triomphe de la guerre.

* * *

Deux transatlantiques, dont l'un le "Victorian", le nouveau paquebot à turbines qui viennent de faire construire en Angleterre les MM. Allan de Montréal, se sont échoués la semaine dernière dans le fleuve Saint-Laurent, tous les deux à une courte distance de Québec. Dans les deux cas l'accident s'est produit au milieu d'un épais brouillard, les deux navires ayant complètement perdu leur route et ayant négligé de jeter l'ancre, comme c'est l'usage en pareil cas. Résultat: pertes énormes et nouveau discrédit pour la route du Saint-Laurent.

Ce double sinistre a jeté, comme bien on pense, un vif émoi dans les cercles maritimes, commerciaux et politiques du Canada et déjà le gouvernement est à l'oeuvre pour faire déterminer la part des responsabilités. Mais cette enquête, comme toutes les autres enquêtes de ce genre, n'apportera pas le remède au mal et ne fera pas que les accidents qu'on déplore aujourd'hui ne se soient produits quand même.

Ceci veut dire qu'une enquête sur les moyens à prendre pour éviter de tels accidents vaudrait mieux qu'une enquête pour savoir exactement comment l'accident s'est produit. La cause directe de l'échouement du "Virginian" et du "Victorian" est la brume qui flotte généralement à cette saison, en couches très denses sur le fleuve Saint-Laurent. Or, comme on ne peut supprimer le brouillard, il faut donc compter avec lui. Quelle que soit la densité d'un tel brouillard, qui, le jour, intercepte com-

plètement la vue des côtes, il est toujours possible à un pilote de voir l'eau à l'avant de son navire et cela sur une assez bonne distance: des marins d'expérience disent au moins deux cents pieds. Supposons que le fleuve Saint-Laurent serait dans toute sa longueur, de Montréal à la Pointe au Père, pourvu de signes indicateurs de la direction du chenal, placés au moins à tous les deux cents pieds, balises, bouées lumineuses, etc., le fleuve deviendrait une route aussi sûre que la rue St Jacques, et les navires ne courraient plus aucun danger de perdre leur route — et les pilotes leur tête — en cognant de la quille sur les rochers de la côte.

Un enfant pourra alors conduire le plus gros transatlantique, s'il y met l'attention requise pour ne pas perdre de vue ces excellents petits bouquets d'épingle, qui formeront chapelet sur le fleuve en décrivant les courbes les plus fantaisistes que nécessiteront les sinuosités du chenal. La nuit si les bouées lumineuses, également placées à 200 pieds de distance, ne suffisent pas, eh bien, qu'on jette l'ancre; c'est sûr et conforme aux règlements maritimes en eau douce.

Mais direz-vous, avec ce système point n'est besoin de pilotes licenciés?

Que voulez-vous? les grandes inventions suppriment toujours quelque chose, en simplifiant les modes d'opérer. En tous cas ce système dispenserait le département de la Marine de rendre obligatoire l'usage de la sonde dans le fleuve Saint-Laurent, ce qui serait certainement le moyen le plus sûr de tuer le prestige déjà très affaibli de la route du St Laurent à l'étranger, où l'on ne s'expliquera jamais bien que c'est seulement par les temps de brume qu'un navire ne pourra remonter le Saint-Laurent sans s'arrêter à tous les vingt pas, pour savoir s'il n'est pas sur les rochers ou dans la boue.

* * *

Je redoute de passer pour un prophète de malheur et pourtant il faut que je vous parle d'un grand fléau qui menace l'Europe et l'Amérique: peut-être le monde entier.

Après la guerre, c'est le choléra!

Au fait ce n'est pas moi qui ai fait la prédiction, c'est un savant — naturellement. Dieu me garde d'être un savant!

Or donc le choléra menace d'envahir l'Europe cette année et il a déjà mis en brèche les frontières de l'Allemagne, où il exerce des ravages terribles depuis quelques semaines. La nouvelle a créé partout une commotion facile à comprendre.

La question est de savoir où l'épidémie, qui menace maintenant de se propager de tous côtés, a pris naissance. Est-ce un cas isolé et accidentel? Un bonhomme a-t-il attrapé la terrible infection à manger du melon ou à boire de l'eau corrompue — l'eau de l'aqueduc de Montréal par exemple? Hélas non, c'est bien une épidémie, qui vient de loin, ayant fait son chemin lentement mais sûrement. Parti des Indes, où il avait pris origine en 1899, le choléra envahit la Chine à l'est et l'Europe à l'ouest. On se rappelle les terribles épidémies qui ravagèrent le monde en 1902, 1903 et 1904. En 1904 le fléau était maître et se répandait dans les sens les plus divers, hivernant en 1905, surtout sur les bords de la mer Baltique, de la mer Noire en Russie, en Prusse, en Pologne, etc. Et voilà qu'il se réveille en Prusse, menaçant l'Europe centrale.

Reliée à l'Europe par des centaines de lignes de navigation océanique l'Amérique a raison de redouter une invasion de l'épidémie et le Canada, vers lequel se dirige une immigration souvent douteuse, lequel se dirige une immigration souvent douteuse, lequel ne saurait prendre trop de précautions. L'approche de l'hiver n'est pas une garantie de l'invulnérabilité de notre territoire à cette époque. Si le froid ne lui permet pas d'étendre ses ravages le choléra attendra en effet les chaleurs, confiné dans un égout ou dans l'aqueduc, et au printemps, alors que les autorités le guetteront à la Grosse Ile ou à la ligne quarante-cinquième, il aura fait des siennes il y a déjà belle lurette.

Et surtout qu'on ne m'accuse pas de verser dans le pessimisme.

Tout le monde sait à quelle classe d'immigration

le gouvernement consacre ses millions et il n'est pas trop tôt pour mettre la population en garde contre le terrible danger, résultant de tels abus.

* * *

Le scandale de l'Equitable a retrouvé cette semaine toute sa honteuse notoriété. On n'est guère rendu au fond du reste et pour peu qu'on brasse encore les eaux troubles, où se meuvent les grandes organisations d'assurance mutuelle des Etats-Unis, on finira peut-être par pêcher d'autres petits scandales, qui serviront à l'édification des générations présente et future. Le Canada a l'oeil ouvert, se rendant évidemment compte que les méthodes qui sont en si grand honneur chez ses voisins peuvent bien avoir des admirateurs chez lui. Il a allumé lui aussi son fanal, dont la lumière un peu crue a déjà démasqué plus d'un visage et troublé plus d'une conscience. C'est au point que la confiance publique est ébranlée et la confiance publique, c'est l'unique pilier des sociétés de secours mutuels, comme des sociétés d'assurance. Nous n'en sommes encore ici qu'à l'accusation et l'on sait que s'il est facile de porter une accusation il n'est pas toujours aussi facile de la démolir. Mais une fois qu'une accusation de ce genre a été portée publiquement il convient de ne rien négliger pour en établir la fausseté.

Aux Etats-Unis l'accusation a été faite et abondamment prouvée, hélas!

La grande compagnie d'assurance l'Equitable — ironie des noms — qui fut autrefois si populaire et si forte, est tombée en pièces sous le coup de l'indignation publique et les tribunaux sont en train de lui donner le dernier coup. Les grands hommes qui ont présidé à ses destinées, sont tombés ou se sont enfuis, laissant en arrière des milliers d'actionnaires, qui déclarent aujourd'hui s'en rapporter à la justice du pays, rejetant sur d'autres la responsabilité des vols commis.

Mais le procès de l'Equitable est aussi, qu'on ne l'oublie pas, le procès de toutes les compagnies d'assurance mutuelle. Des révélations sensationnelles, qui viennent d'être faites devant le comité judiciaire de la Législature de New-York, il ressort clairement que la mutualité aux Etats-Unis n'est qu'une théorie et que la grande majorité des actionnaires est systématiquement écartée de l'administration des affaires de la société, qui devient alors la chose d'un groupe, sinon d'un seul homme.

Quelle espèce de réaction suivra un si formidable effondrement de la crédulité populaire?

Il appartient aux gouvernements de le dire.

* * *

A moins que les mineurs de charbon et les propriétaires de mines aux Etats-Unis n'en arrivent à un compromis l'Amérique devra subir une nouvelle famine de charbon qui laissera loin derrière elle les horreurs de la grève de 1902. Dans un discours qu'il vient de prononcer à Tamaqua, en Pennsylvanie, le président de l'Union des Mineurs, le fameux Mitchell, a tracé vigoureusement le programme de son association. Il a dit en substance qu'au moment de passer un nouveau contrat pour remplacer celui qui prendra fin le 1er avril prochain, il demandera la reconnaissance de l'union et la journée de huit heures. Il considère ces conditions comme essentielles à la paix industrielle et pour les obtenir il luttera cette fois jusqu'au bout. Voici le travail de 150,000 hommes et enfants, dit-il; ça vaut tant: c'est à prendre ou à laisser.

Ceux à qui il vient ainsi chercher querelle n'ont pas pour habitude de se laisser attendrir à la première menace d'hostilité, convaincus qu'ils sont que les grèves sont inévitables et que c'est le rôle des ouvriers mineurs de tirer à la tête des propriétaires de mines, et il est certain qu'ils ne céderont qu'à la force.

La perspective n'est certes pas des plus encourageantes pour le Canada en général et Montréal en particulier où une famine de charbon est toujours sûre de créer bien des misères et bien des ennuis. Aussi les gens prévoyants feront donc bien de s'approvisionner de charbon pour l'hiver 1906-07 avant le mois d'avril prochain.

A. BEAUCHAMP.